

Bulletin Baudelairien



Peint et Gravé par Manet 1862.

Imp. A. Salmon.

Hiver 1981

Tome 16, n°2

Comité de rédaction:

MM. Claude Pichois, James S. Patty. Secrétaire: Mlle Karen Sorenson.

Directeur du Centre W. T. Bandy d'Etudes baudelairiennes: M. Raymond P. Poggenburg

Président du Comité bibliographique: M. W. T. Bandy.

Publié en deux fascicules annuels et un supplément bibliographique par le Centre W. T. Bandy d'études baudelairiennes à l'Université Vanderbilt.

Veillez adresser toute correspondance au

BULLETIN BAUDELAIRIEN
Box 6325, Station B,
Vanderbilt University
Nashville, Tennessee 37235. U.S.A.

Abonnement annuel: \$3.00
Par avion \$4.00

Le montant des abonnements doit être adressé, soit par chèque bancaire, soit par mandat, au BULLETIN BAUDELAIRIEN.

SOMMAIRE

CHERCHEZ LA FEMME: UNE LECTURE MAISTRIENNE DE BAUDELAIRE	2
<i>par Gretchen VAN SLYKE</i>	
A PROPOS DU PORTRAIT DE MADAME SABATIER PAR CHARLES JALABERT	6
<i>par Thierry-Richard SAVATIER</i>	
A PROPOS D'UNE PRETENDUE LETTRE DE PAUL HUET A BAUDELAIRE	10
<i>par James S. PATTY</i>	

CHERCHEZ LA FEMME: UNE LECTURE MAISTRIENNE DE BAUDELAIRE

Dans la dixième section du *Peintre de la vie moderne*, consacrée à la femme, se trouve une allusion à Joseph de Maistre qui, jusqu'à maintenant, a déconcerté les baudelairiens: "cet être en qui Joseph de Maistre voyait un *bel animal* dont les grâces égayaient et rendaient plus facile le jeu sérieux de la politique"¹. Il est certain qu'une telle appréciation semble étrangère à la pensée de Joseph de Maistre, ordinairement si sévère à l'égard de la femme. Cependant, le passage dont Baudelaire s'inspira se trouve dans les *Mémoires politiques de Joseph de Maistre avec explications et commentaires historiques*, édités par Albert Blanc de l'Université de Turin et publiés à Paris en 1858 par la Librairie Nouvelle. Dans sa lettre à X en novembre 1803, Joseph de Maistre écrit:

Un vieux bonhomme de ministre disait un jour à un de mes amis: "*Souvenez-vous bien, monsieur, que dans toutes les affaires il y a une femme. Quelquefois on ne la voit pas, mais regardez bien, elle y est*". Je crois qu'il avait raison. Pour moi, je les rencontre volontiers de temps en temps sur ma route, soit par une inclination naturelle pour le bel animal (inclination dont souvent on ne se rend pas compte à soi-même), soit que, dans certaines circonstances, elles soient réellement utiles pour adoucir les aspérités de l'autre sexe et faciliter les affaires, comme une espèce d'huile qui mouille les ressorts d'une machine politique pour les empêcher de s'échauffer et de crier. (P. 86.)

Cette lettre ne paraît pas dans l'édition de Vatou (1851), plus connue, des *Lettres et opuscules inédits du comte Joseph de Maistre précédés d'une notice biographique par son fils le comte Rodolphe de Maistre*.

Dans sa lettre à Nadar du mois de mai 1859 où il s'agit en partie de la question italienne vue à travers la tentative d'assassinat de Napoléon III par le Romagnol Orsini, tentative qui engendre chez le poète presque une approbation de co-conspirateur, Baudelaire évoque longuement les pensées que la lecture de l'édition par Blanc de la correspondance de Maistre lui inspire:

La politique, mon cher ami, est une science sans cœur. C'est ce que tu ne veux pas reconnaître. Si tu étais Jésuite at Révolutionnaire, comme tout vrai politique doit l'être, ou l'est fatalement, tu n'aurais pas tant de regrets pour les amis jetés de côté. Je sais que je te fais horreur; mais, dis-moi, as-tu seulement remarqué avec quel à-propos sont venues les *lettres diplomatiques de Joseph de Maistre*, publiées par M. de Cavour, lettres, où, pour le dire en passant, le pape est traité de Polichinelle? Quel réquisitoire contre l'Autriche! Le Piémont avait gardé ces lettres en réserve, et les a lancées au bon moment².

Lorsque parut l'édition Blanc des *Mémoires politiques de Joseph de Maistre*, Sainte-Beuve la commenta dans les termes suivants:

Les publications sur le comte Joseph de Maistre se succèdent. M. Albert Blanc, docteur en droit à l'Université de Turin, a donné, depuis lors, la *Correspondance diplomatique* de M. de Maistre (1858), et a tiré le plus qu'il a pu le noble écrivain du côté de la cause nationale du Piémont, en le montrant tout à fait opposé et antipathique à l'Autriche. La réputation de l'illustre patricien est ainsi en voie de se transformer, et, pour peu que l'on continue, elle aura bientôt *changé de parti*³.

Sainte-Beuve jugeait partial ce fléchissement de la pensée de Joseph de Maistre. Deux ans plus tard, au moment de la publication de la deuxième édition Blanc des *Mémoires politiques*, Sainte-Beuve revint à la charge pour critiquer l'édition de 1858 dont le but politique et circonstanciel diminuait, à ses yeux, la valeur inhérente de l'oeuvre; il trouvait inacceptable la tentative de faire de Joseph de Maistre un penseur progressiste, un nationaliste italien anti-papal et un philosophe de l'histoire proche de Vico ou de Hegel⁴.

La lettre que Baudelaire envoie à Nadar en mai 1859 fait vivement sentir combien le poète s'écarte des vues prudentes de Sainte-Beuve concernant Joseph de Maistre. Pour Baudelaire, en effet, Joseph de Maistre semble avoir déjà changé de parti; car le Jésuite est Révolutionnaire, et le monde est plein d'une fatalité révolutionnaire à laquelle même Napoléon III semble obéir lorsqu'il réaffirme ses intentions, ajournées depuis la première expédition italienne en 1849, de travailler activement à l'unification italienne et de réduire le pouvoir temporel du pape⁵. Il s'apprête ainsi à réaliser le testament d'Orsini qui, avant d'être exécuté, adressa une lettre à l'Empereur dans laquelle le conspirateur refusait de s'humilier devant celui qui avait tué la liberté naissante de sa patrie et demandait à l'avenir la non ingérence, sinon l'encouragement, de la France à l'égard du mouvement nationaliste italien: "J'adjure Votre Majesté de rendre à l'Italie l'indépendance que ses enfants ont perdue en 1849, par la faute même des Français"⁶.

Cette conception progressiste de Joseph de Maistre s'accorde non seulement à celle d'Albert Blanc, mais aussi à celle des Saint-Simoniens, qui proclamèrent leur reconnaissance envers le théocrate dès que leur maître eut annoncé la nouvelle religion de l'humanité: le Nouveau Christianisme dont Saint-Simon lui-même serait le messie. Blanc fait remarquer la conversion que Joseph de Maistre subit au sein de l'école saint-simonienne:

Le saint-simonisme regarde Joseph de Maistre comme un précurseur. Il y a des études curieuses à faire sur les rapports entre la conception catholique des *Soirées* avec la plus vénérable des doctrines sociales de notre époque. (P. 129.)

En outre, il entend continuer cette oeuvre de conversion pour faire de Joseph de Maistre un carbonaro idéaliste (p. 145), un homme jouissant d'une réputation jacobine dans la chancellerie sarde (p. 150) et même un révolutionnaire pour qui le type d'organisation sociale aurait peu d'importance auprès de la question du

bonheur du plus grand nombre: il cite à l'appui un mémoire de Joseph de Maistre, écrit pour le prince Czartorisky:

L'univers entier doit être renversé dans ce bouleversement général; je vote pour les meilleurs gouvernements, c'est-à-dire *pour ceux qui doivent donner le plus grand bonheur possible au plus grand nombre d'hommes possible*. Que ce soit, au reste, celui-ci ou celui-là, encore une fois, qu'il importe? (P. 283.)

Si Albert Blanc met l'accent sur l'unification italienne aux dépens du pouvoir temporel du pape en qui il voit le représentant d'un clergé décadent à la solde de la maison d'Autriche, les Saint-Simoniens soulignent les conséquences pernicieuses de l'individualisme bourgeois et la nécessité d'une nouvelle organisation sociale au bénéfice de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Ils sont d'accord pour affirmer que la loi de Dieu suppose la perfectibilité humaine, l'amour du prochain dans un esprit évangélique et le développement scientifique et industriel dans un nouvel ordre social. Ils ne nient pas le parti pris de Joseph de Maistre; ils cherchent plutôt à faire éclater les contradictions manifestes de sa pensée et à en valoriser les aspects apocalyptiques au dépens des aspects conservateurs. Ainsi, Joseph de Maistre, qui s'obstinait à poursuivre l'oeuvre de la Restauration dont il désespérait, ne se serait trompé d'obédience que grâce à une superstition noble et généreuse:

[. . .] si enfin, dans cette fable du phénix renaissant, il ne vit que les deux créations vivantes et n'étudia pas la cendre intermédiaire, à qui la faute? A son coeur, qui s'abandonna toujours à des superstitions de fidélité afin de mieux accomplir le devoir; à son coeur, que le besoin profond d'une communion hiérarchique rattacha sans cesse aux héritiers dégénérés de l'autorité féodale, en qui pourtant, il le sentait avec douleur, l'esprit n'était plus. Ce fut là ce qui dévia son génie, ce qui l'empêcha de comprendre le travail de l'ère révolutionnaire⁷.

La lecture que Baudelaire fit de l'édition Blanc des *Mémoires politiques de Joseph de Maistre* est un indice supplémentaire de l'intérêt que Baudelaire lui portait. Ce qui est plus important, ce sont les conclusions qu'il en tirait et qui nous fournissent un repère précieux pour déterminer le sens qu'il attribuait à l'oeuvre de celui-ci. Baudelaire ne s'attachait pas à l'image stéréotypée du maître à penser du parti ultra, image qui du reste le mettait en fureur. Bien au contraire, la vénération que Baudelaire témoignait à Joseph de Maistre provient du refus du comte—le refus d'un dandy—d'acquiescer aux compromis vains qui, à ses yeux, informaient la monarchie constitutionnelle, comparable dans le pensée de Baudelaire à la dictature plébiscitaire de ce "coquin" de Napoléon III; elle provient également de sa prophétie apocalyptique, face aux déments de l'histoire, d'une palingénésie sociale qui, reformulée selon les espoirs du poète, renverserait les tyrans de Paris et de Rome pour fonder une nouvelle légitimité révolutionnaire.

GRETCHEN VAN SLYKE

Notes

1. Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", t. 11, 1976, p. 713.
2. Charles Baudelaire, *Correspondance*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1973, t. 1, p. 579. Quant à l'allusion à Cavour, s'il est exagéré de dire que ces lettres furent "publiées par Cavour", on doit reconnaître que, pour le moins, cette publication servait admirablement les buts de l'homme d'Etat italien. Ancien Saint-Simonien, Albert Blanc (1855-1904) entra au service diplomatique sarde vers la fin des années 1850 et, lors de l'annexion de la Savoie, opta pour la nationalité italienne.
3. C.-A. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, Paris, Garnier, t. IV, 1858, p. 215-216.
4. C.-A. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, Paris, Garnier, t. XV, 1862, p. 67-83.
5. L'on sait que ces intentions ne furent pas réalisées: la guerre d'Italie en 1859 aboutit rapidement au traité de Villafranca, compromis entre l'unification italienne et le maintien du pouvoir temporel du pape.
6. Lettre citée par l'avocat d'Orsini devant la cour d'assises, Jules Favre, dans ses *Discours du bâtonnat*, Paris, Hetzel, 1866, p. 167.
7. Albert Blanc, p. 129-130.

A PROPOS DU PORTRAIT DE MADAME SABATIER PAR CHARLES JALABERT

Cet attachant portrait de femme, intitulé également *Rêverie*, est le portrait d'Apollonie Sabatier, dite la Présidente, peintre miniaturiste, élève de Meissonnier [*sic*], qui fut une des maîtresses de Baudelaire. Elle recevait des personnalités du monde artistique et littéraire, et, bien qu'aucune indication dans la correspondance de Jalabert n'atteste de relations avec Madame Sabatier ou Baudelaire, la dédicace inscrite de sa main ne laisse pas de doute sur l'identité du modèle.

Ainsi est rédigée la note qui accompagne la reproduction du beau dessin de Jalabert représentant Madame Sabatier¹ et décrit par Pascal Pia en ces termes:

Il [Jalabert] fit ce croquis de Madame Sabatier rue Frochot en un temps où la Présidente prenait des leçons de musique. On aperçoit à gauche, au bout du divan, une mandoline, et près du visage de M^{me} Sabatier un des oiseaux de la volière qu'elle avait installée dans l'antichambre de son appartement².

Notre propos n'est pas de revenir sur les rapports de Baudelaire et de M^{me} Sabatier, résumés en moins de deux lignes dans le texte précité; en revanche, il nous paraît intéressant de rectifier une erreur concernant les relations qui existèrent entre Jalabert et la Présidente.

C'est, en effet, sans fondement que la rédactrice de la note, Aleth Jourdan—qui ne croit cependant pas inutile d'ajouter que la dédicace ne laisse aucun doute sur l'identité du modèle . . . —affirme que rien dans la correspondance du peintre n'atteste de relations avec M^{me} Sabatier.

Les notes qui constituent la biographie manuscrite de M^{me} Sabatier, écrites par l'un de ses derniers amis, Edmond Richard³, nous apportent des éclaircissements sur la question.

Les chercheurs qui ont étudié ce manuscrit savent avec quelle prudence il faut l'aborder quant au fond: Richard ne rédigea ces notes que plusieurs années après la mort de M^{me} Sabatier. En revanche, il recopia scrupuleusement les lettres que la Présidente avait conservées et dont il hérita en 1890, avant de les vendre progressivement, notamment au vicomte Spoelberch de Lovenjoul (pour Gautier) et à Fernand Vandérem (pour Baudelaire).

On peut donc lire, dans le manuscrit de Richard, les notes suivantes⁴:

Le délicat artiste, le charmant peintre que fut Charles Jalabert, lié de longue date avec la Présidente, lui annonçait ainsi l'envoi d'une belle épreuve de sa Villanella:

Dimanche 25 décembre⁵,

Chère Lili, Ceci devait vous être offert avec mes souhaits de nouvelle année. Un peu plus tôt ne fera, je pense, rien à la chose, surtout si vous voulez bien me conserver toujours votre bonne

amitié. Pardonnez-moi ce souhait sincère, mais intéressé et recevez l'assurance de mes sentiments dévoués.

Ch. Jalabert.

Autres lettres:

Chère et adorable Nini. Permettez-moi de me servir de ces deux petits noms et dites-moi si vous pouvez encore me laisser une heure l'étoffe chinoise qui est le diable à recopier. Dites-moi franchement ce que je vous demande, car, pour peu que cela vous contrarie, je suis tout prêt à vous la faire rendre, et cela ne m'ennuiera qu'un tout petit peu. Tout à vous.

Ch. Jalabert.

Carissima, Ces messieurs d'en haut, Barthe et C^{ie}, me prient de vous demander si vous voulez bien venir prendre une glace chez eux vendredi soir. Madame Justine [de Lucenay] voudra-t-elle aussi se joindre à vous, voulez-vous qu'on l'en prie ou pouvez-vous le faire vous-même? Inutile d'ajouter qu'Adèle [la soeur de la Présidente] est priée de se joindre à vous, s'il vous est agréable d'accepter. Tout à vous.

Ch. Jalabert ce mardi soir.

Chère Lili, Je suis venu hier soir chez vous et j'ai heureusement trouvé porte close, car je n'étais rien moins [*sic*] qu'un trouble fête. Mon ami, ou plutôt notre ami Pilz^e est très gravement malade; depuis deux jours, il est entre la vie et la mort. Le pauvre garçon est atteint d'une fluxion de poitrine à laquelle il lui sera fort difficile de résister. Il nous sera naturellement fort impossible d'être assez gais pour vous recevoir demain, surtout moi qui ai le privilège de donner quelques soins à ce pauvre moribond. Ne m'en veuillez donc pas si j'ai engagé ces messieurs d'en haut à remettre à plus tard le plaisir de vous recevoir, et soyez assez bonne pour en prévenir Madame Justine et votre soeur que j'aurais certainement vue hier soir si j'en avais eu la permission. A vous.

Charles J.

Chère Lili, Un affreux modèle m'a privé ce matin de venir vous serrer la main et vous demander des nouvelles de votre voyage. J'en savais déjà de votre santé. Est-il trop tard pour répondre oui à votre invitation à dîner? Je n'ai pu le faire hier car j'étais engagé et ne savais encore si je pourrais me libérer. Tout à vous.

Charles Jalabert.

Chère Lili, Je suis bien peu en train de balleriner [la Présidente l'invitait à une soirée dansante] et je crains que le peu de gaité qui me reste encore en particulier ne me fasse défaut, même dans votre amicale soirée. Il faut espérer qu'en devenant tout à fait vieux, je deviendrai plus aimable et que très probablement le Carnaval prochain me trouvera plus digne du genre de plaisirs que vous m'offrez. Je voulais venir vous voir ces jours-ci pour vous remercier moi-même de vous être si gentiment souvenue d'un ingrat qui cependant vous aime toujours comme jadis. Mille amitiés à M. Mosselman et tout à vous.

ce lundi matin. Ch. Jalabert.

Aucune de ces lettres n'est datée, malheureusement, mais on peut les situer dans le temps à l'époque des dîners de la rue Frochot⁷, c'est-à-dire entre 1847-1848 et 1860; en tout état de cause, l'allusion à Mosselman prouve que la lettre est antérieure à cette date⁸.

Cela dit, il semble que Charles Jalabert et Apollonie Sabatier s'étaient déjà liés d'amitié très tôt, vers 1838. En effet, on retrouve dans le manuscrit de Richard⁹ une indication, d'ailleurs reprise par André Billy¹⁰ et François Porché¹¹, dont voici le texte:

En quelques années, les formes de cette fillette [Apollonie ou, pour conserver son prénom de l'époque, Aglaé] se développent vers une prestigieuse beauté. On voyait chez la Présidente un tableau la représentant à l'âge de 15 ou 16 ans, dans un costume de Bressane, corsage de velours noir, jupe rouge, tablier gorge de pigeon, chapeau pointu à larges bords garni de dentelles noires tombantes. Le visage de la jeune fille qu'éclaire une large guimpe respire une grâce, une candeur, une joliesse incomparables. Ce portrait, dont la figure et le buste sont traités avec soin avait été entrepris par deux élèves de Paul Delaroche, l'un du nom de Blanchard, probablement Auguste Blanchard, peintre et graveur devenu par la suite membre de l'Institut, et l'autre, Charles Jalabert, son camarade des Beaux-Arts qui avait voulu travailler à l'oeuvre en communauté de pinceau. C'est la première entrée notoire de la Présidente dans le monde des peintres, et nous retrouverons Charles Jalabert au nombre des amis se rassemblant le dimanche chez la présidente, rue Frochot.

Enfin, ajoutons que le récent ouvrage de M. Moss, avec lequel nous sommes en désaccord, mais qui est fort documenté et qui a le mérite de l'originalité, fait mention de la présence de Jalabert parmi les premiers invités de la rue Frochot¹².

Le peintre fut-il présent dans les dernières années de la vie de la Présidente? Aucune indication ne prouve de relations suivies à cette époque. Nous savons simplement qu'il n'assista pas aux obsèques de M^{me} Sabatier, en 1890.

Le portrait exposé à Nîmes et qui fait l'objet de cette mise au point, fut probablement vendu à Drouot les 27 et 28 février 1890 sous le numéro 12, s'il se confond avec le dessin de Jalabert alors intitulé "Rêverie".

THIERRY-RICHARD SAVATIER
arrière-petit-neveu de M^{me} Sabatier

Notes

1. Catalogue de l'exposition Charles-François Jalabert, Ville de Nîmes, Musée des Beaux-Arts, 17 octobre-13 décembre 1981, p. 102, n° 272.

2. *Lettres à la Présidente et poésies libertines*, Paris, L'Or du Temps, 1968, p. 173 et 174. Le dessin est reproduit dans ce même ouvrage (n° XVI des illustrations), ainsi que, notamment, dans les *Documents iconographiques-Flaubert*, introduction et notes par René Dumesnil, Genève, Pierre Cailler, 1948, p. 71, et dans l'*Album Baudelaire*, iconographie réunie et commentée par Claude Pichois, Paris, Gallimard, 1974, p. 99.

3. Biographie manuscrite et notes d'Edmond Richard (1847-1934); Bibliothèque Municipale de Fontainebleau, Fonds André Billy, dossier "La Présidente et ses Amis"; sigle MSFR.

4. Ces notes sont contenues dans les pages 335, 336, 337 et 120 du manuscrit. Nous les croyons inédites.

5. Nous pouvons indiquer ici quatre années: 1842, 1853, 1859, 1864, mais nous pensons que 1853 et 1859 sont les dates les plus plausibles.

6. Isidore Pils (1813-1875), le peintre de batailles, se releva, dit Richard, de cette maladie. Richard date la lettre de 1858 environ.

7. La présence de Jalabert aux dîners de la rue Frochot est attestée par les dessins qui figuraient sur les albums que M^{me} Sabatier faisait circuler à la fin des repas. Voir à ce sujet "M^{me} Sabatier, quelques notes biographiques" par Jean Ziegler, *Bulletin du Bibliophile*, 1977, III-IV, p. 377.

8. Jean Ziegler, "Alfred Mosselman et M^{me} Sabatier", *Bulletin du Bibliophile*, 1975, III, p. 271.

9. MSFR, p. 11.

10. *La Présidente et ses amis*, Paris, Flammarion, 1945, p. 19.

11. *Baudelaire*, Paris, Flammarion, 1944 (édition de 1967), p. 314.

12. *Baudelaire et M^{me} Sabatier*, Paris, A.-G. Nizet, nouvelle édition (1978), p. 26.

A PROPOS D'UNE PRETENDUE LETTRE DE PAUL HUET À BAUDELAIRE

C'est avec surprise que j'ai lu, dans la monographie de Maximilien Gauthier sur les frères Devéria¹: "Le 2 septembre 1858, Paul Huet écrivait à Baudelaire: 'Vers la fin de la Restauration, la jeunesse semblait sortir d'un long épuisement; entraînée par un irrésistible élan de liberté, elle courait à toutes les sources de la vie, vers le beau et vers le bien. Il y eut comme un tourbillon lumineux, la colonne de feu de l'intelligence . . . '". Comment! une lettre à Baudelaire qui aurait échappé aux filets de mon collaborateur, éditeur des *Lettres à Baudelaire*! Comme on devait s'y attendre, il n'en est rien. Vérification faite, il a fallu me rendre à la vérité: je n'avais pas découvert une lettre adressée à Baudelaire mais restée inconnue aux baudelairistes. Comme il ressort d'un examen du livre fondamental sur le peintre Huet², la réalité est décevante: Gauthier avait mal compris la phrase qui sert d'introduction à la prétendue lettre de Huet à Baudelaire. Elle est, en effet, adressée à "M. X . . ." en "réponse à son article sur les paysagistes et contre le paysage"³. D'ailleurs, elle porte la date du 2 septembre 1868, et non 1858—il faut supposer que Gauthier a modifié la date parce qu'il était suffisamment renseigné sur la vie de Baudelaire pour ne pas commettre une telle erreur.

Ce petit malentendu, qui, il faut le dire, n'a fait de mal à personne, me donne pourtant l'occasion de rappeler que, si le poète et le paysagiste ne se connaissaient pas ou, du moins, ne s'écrivaient pas, il y avait quand même des rapports entre eux qui méritent d'être signalés et commentés. Mais, pour commencer, il ne faut pas exagérer: Huet était loin, bien loin, d'avoir aux yeux de Baudelaire le prestige éclatant de Delacroix ou le charme de Daumier, de Méryon, de Guys, de Manet. Il n'y a que deux allusions à Huet dans l'oeuvre de Baudelaire. Dans le *Salon de 1845*, en parlant très brièvement d'*Un vieux château sur des rochers*, le critique semble regretter que l'artiste ait modifié sa manière, qui "était pourtant excellente"⁴. En 1859, Baudelaire est moins sec et, effectivement, très élogieux quand il en vient à mentionner Huet dans un passage où il regrette "de voir la part de l'imagination dans le paysage de plus en plus réduite":

Cà et là, de loin en loin, apparaît la trace d'une protestation, un talent libre et grand qui n'est plus dans le goût du siècle. M. Paul Huet, par exemple, *un vieux de la vieille*, celui-là! (je puis appliquer aux débris d'une grandeur militante comme le *Romantisme*, déjà si lointaine, cette expression familière et grandiose); M. Paul Huet reste fidèle aux goûts de sa jeunesse. Les huit peintures, maritimes ou rustiques, qui doivent servir à la décoration d'un salon, sont de véritables poèmes pleins de légèreté, de richesse et de fraîcheur. Il me paraît superflu de détailler les talents d'un artiste aussi élevé et qui a autant produit; mais ce qui me paraît en lui de plus

louable et de plus remarquable, c'est que pendant que le goût de la minutie va gagnant tous les esprits de proche en proche, lui, constant dans son caractère et sa méthode, il donne à toutes ses compositions un caractère amoureusement poétique⁵.

C'est tout, et c'est peu. Mais on a remarqué tout de suite ces mots-clés du lexique baudelairien: *imagination, romantisme, poème, poétique*. Evidemment, Baudelaire aurait pu souscrire sans difficulté à l'opinion encore courante selon laquelle Huet "fut le plus illustre représentant du paysage romantique"⁶. Bien des affinités, en effet, les rapprochaient: admiration commune pour Delacroix (Huet prononça un des discours aux obsèques de son grand collègue), croyance à la primauté de l'imagination en matière d'art, mépris pour l'Ecole du Bon Sens, hostilité à la photographie⁷. Ami de Delacroix, de David d'Angers (sa fille épousa le fils du sculpteur), de Dumas, de Lamartine, de Hugo, de Sainte-Beuve, de Gautier—il faut avouer que ses rapports amicaux avec Michelet et Gustave Planche auraient pu lui nuire aux yeux de Baudelaire si celui-ci les avait connus—, Huet vivait près du centre du mouvement romantique. En politique, il s'opposa activement au coup d'Etat du 2 décembre 1851; le régime de Louis-Napoléon une fois instauré, il résista à ses avances. A un niveau plus bas, on peut faire remarquer que le poète et le paysagiste partageaient le même amour de Honfleur, que Huet a peint et gravé plusieurs fois.

Bref, Paul Huet, l'homme et l'oeuvre, devait susciter l'admiration de Baudelaire, et, en vérité, celui-ci l'admirait beaucoup. Mais Huet n'est pas un phare baudelairien. Est-ce que, au fond, Baudelaire ne pouvait admettre un paysagiste à cette hauteur? Cet amour mitigé du paysage tiendrait, sans doute, au profond antinaturalisme du Baudelaire de la maturité:

Dans le fond des bois, enfermé sous ces voûtes semblables à celles des sacristies et des cathédrales, je pense à nos étonnantes villes, et la prodigieuse musique qui roule sur les sommets me semble la traduction des lamentations humaines⁸.

Sans être, comme M. X . . . "contre le paysage", Baudelaire l'aimait moins que les grandes évocations historiques ou littéraires de Delacroix, que les croquis où Guys saisissait la vie moderne.

JAMES S. PATTY

Notes

1. Maximilien Gauthier, *Achille et Eugène Devéria*, Paris, H. Floury, 1925, p. 31.
2. René Paul Huet, *Paul Huet (1803-1869) d'après ses notes, sa correspondance, ses contemporains*, Paris, H. Laurens, 1911.

3. *Ibid.*, p. 469-471.
4. Baudelaire, *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", t. II, p. 391.
5. *Ibid.*, p. 664.
6. *Ibid.*, p. 1584.
7. Sur ces trois derniers sujets, voir le livre de René Paul Huet, p. 75-76, 78.
8. Lettre à Fernand Desnoyers, citée par Claude Pichois dans les *Œuvres complètes*, t. II, p. 1024-1025. (On sait que Baudelaire adressa ces lignes à Desnoyers en guise d'introduction aux textes baudelairiens que celui-ci inséra dans le volume *Hommage à C. F. Denecourt—Fontainebleau—Paysages, Légendes, Souvenirs, Fantaisies*, Paris, Hachette, 1855.)

CENTRE W. T. BANDY D'ETUDES BAUDELAIRIENNES

Le Centre, fondé à l'Université Vanderbilt en septembre 1968, est le seul de cette nature qui existe actuellement.

Bien qu'il possède quelques autographes et d'autres reliques, ce n'est pas un musée, mais une bibliothèque de recherches où ceux qui s'intéressent à la vie, à l'oeuvre, à l'influence de Baudelaire ont chance de trouver, classés et répertoriés, les éléments dont ils ont besoin, à portée de leur main.

Le Centre possède d'importantes collections:

- 1) presque toutes les oeuvres originales de Baudelaire;
- 2) les périodiques dans lesquels ont été publiées les pré-originales;
- 3) les réimpressions des oeuvres;
- 4) toutes les éditions des oeuvres complètes;
- 5) pratiquement, tous les livres publiés sur Baudelaire;
- 6) plusieurs milliers de volumes contenant des chapitres entiers ou des passages consacrés à Baudelaire;
- 7) dans des dossiers, plusieurs milliers d'articles et de coupures relatifs à Baudelaire;
- 8) plusieurs centaines de traductions de ses oeuvres, dans toutes les langues.

Le "cerveau" du Centre est une bibliographie exhaustive des oeuvres de Baudelaire comme des études écrites sur lui: quelque 30000 fiches. Une liste dactylographiée de ces références—arrêtée à 1966—est à la disposition des visiteurs au Centre; elle est complétée par un index des auteurs et par un index des sujets.

Le personnel du Centre est composé des Professeurs W. T. Bandy, James S. Patty, Claude Pichois, Raymond P. Poggenburg, et d'un assistant de recherches. Celui-ci nommé pour une année (et renouvelable) doit être un étudiant gradué qui prépare une thèse sur Baudelaire ou sur un sujet voisin. Les candidatures sont reçues au début de l'année civile, à l'adresse du Centre.

Le BULLETIN BAUDELAIRIEN, publié par le Centre, a été fondé en 1965. Les articles doivent être écrits en français. Parmi les collaborateurs on citera les noms de MM. Yoshio Abé, William Aggeler, Nicolae Babuts, W. T. Bandy, R. T. Cargo, Philip F. Clark, J.-Fr. Delesalle, Peter Hambly, P. C. Hoy, Mme Lois Boe Hyslop, MM. René Galand, Albert Kies, F. W. Leakey, Mme Mariel O'Neill, MM. James S. Patty, Raymond P. Poggenburg, Jean Pommier, Marcel Ruff, J. C. Sloane, Allen Tate, James K. Wallace, Jean Ziegler et Melvin Zimmerman.